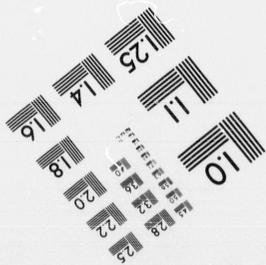
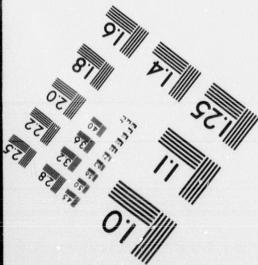
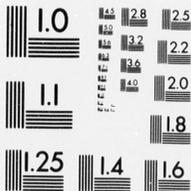


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



14 24
15 26
16 28
17 30
18 32
19 34
20 36
21 38
22 40
23 42
24 44
25 46
26 48
27 50
28 52
29 54
30 56
31 58
32 60
33 62
34 64
35 66
36 68
37 70
38 72
39 74
40 76
41 78
42 80
43 82
44 84
45 86
46 88
47 90
48 92
49 94
50 96
51 98
52 100

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52



Canadian Institute for Historical Microreproductions

Institut canadien de microreproductions historiques

1980

Technical Notes / Notes techniques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Physical features of this copy which may alter any of the images in the reproduction are checked below.

- Coloured covers/
Couvertures de couleur
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Tight binding (may cause shadows or
distortion along interior margin)/
Reliure serré (peut causer de l'ombre ou
de la distortion le long de la marge
intérieure)
- Additional comments/
Commentaires supplémentaires

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Certains défauts susceptibles de nuire à la qualité de la reproduction sont notés ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Coloured plates/
Planches en couleur
- Show through/
Transparence
- Pages damaged/
Pages endommagées

Bibliographic Notes / Notes bibliographiques

- Only edition available/
Seule édition disponible
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Plates missing/
Des planches manquent
- Additional comments/
Commentaires supplémentaires
- Pagination incorrect/
Erreurs de pagination
- Pages missing/
Des pages manquent
- Maps missing/
Des cartes géographiques manquent

The ir
possil
of the
filmin

The li
conta
or the
applic

The o
filme
instit

Maps
in on
uppe
botto
follow

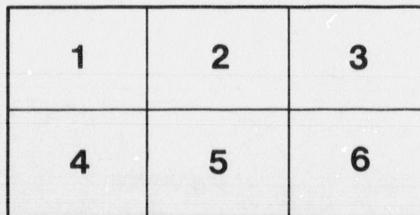
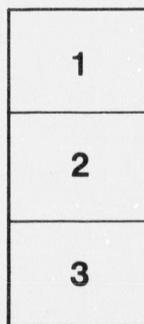
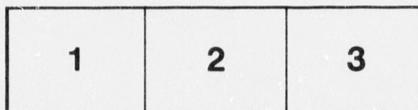
The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

The original copy was borrowed from, and filmed with, the kind consent of the following institution:

National Library of Canada

Maps or plates too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de l'établissement prêteur suivant :

Bibliothèque nationale du Canada

Les cartes ou les planches trop grandes pour être reproduites en un seul cliché sont filmées à partir de l'angle supérieure gauche, de gauche à droite et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Le diagramme suivant illustre la méthode :

[Faint, illegible text covering the majority of the page]





L'ABBÉ H. R. CASGRAIN

CRITIQUE
LITTÉRAIRE

1ère Livraison—Chauveau

QUÉBEC
C. DARVEAU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
8, Rue La Montagne

1872



CRI

5

CRITIQUE LITTÉRAIRE

TABLE I

CRI

TABLE II

TABLE III

C

C

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN

8

CRITIQUE
LITTÉRAIRE

QUÉBEC
C. DARVEAU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
8, Rue La Montagne

1872

PS8073

C3

C. 2

L
—N
pula
der
Hol

1
jou
pro
de

CRITIQUE LITTÉRAIRE

I

L'avenir de la critique--Nos origines littéraires
—Nos monuments historiques—Les chansons populaires et l'art épistolaire—Notre littérature moderne — Le premier groupe littéraire — L'abbé Holmes.

La littérature canadienne est aujourd'hui sortie de l'enfance. Les progrès étonnants qu'elle a faits depuis 1860 assurent son avenir.

Les talents littéraires ne se comptent plus : et chaque année en voit naître de nouveaux.

Si nous n'avons pas encore d'écrivains de génie, nous pouvons citer une foule de littérateurs distingués, de plumes habiles à manier l'histoire, la poésie, le roman, la polémique.

La gaucherie, en littérature, n'est plus permise : elle a fait place à l'expérience. On sait maintenant faire un livre ; et surtout on sait être soi-même. Nos auteurs ont appris à voler de leurs propres ailes : ils osent penser par eux-mêmes. Ils n'ont plus besoin d'avoir, comme jadis, un livre de littérature française sous les yeux pour décalquer quelque passage ou retracer une

se comp-
é en voit

ncore d'é-
pouvons
teurs dis-
les à ma-
le roman,

ture, n'est
ace à l'ex-
nant faire

sait être
nt appris
ailes : ils
mes. Ils
r, comme
ture fran-
lécalquer
acer une

réminiscence avec plus ou moins d'habileté.

On s'est passionné pour notre histoire; on a fouillé nos admirables annales (les plus riches de l'Amérique); on a observé notre peuple, ses mœurs, ses souvenirs; on a admiré notre nature; et, tout épris de ces mâles beautés, on les a fait ressortir dans des pages inspirées, on en a tracé des tableaux qui resteront.

D'autre part, le public littéraire s'est formé, et s'agrandit chaque jour. Il est avide de lectures canadiennes, et le temps n'est pas loin où chaque journal sera tenu, comme condition de vie, d'exclure de son rez-de-chaussée la littérature étrangère, et d'y étaler les

fleurs écloses sur notre sol. La génération qui vient après nous, nourrie de fortes études, est impatiente de prendre part à ce mouvement intellectuel.

Déjà la littérature, devenue rémunérative, est presque une carrière ; et l'on pourrait citer plus d'un auteur dont les productions ont été dignement rétribuées ; tandis que d'autres ont acquis, en peu d'années, une influence qui leur a ouvert l'entrée de positions honorables. Ce qu'il faut aujourd'hui pour favoriser ce mouvement, pour développer le goût et fortifier la pensée des écrivains, c'est une critique saine et vigoureuse, qui ne craigne pas de porter hardiment le scalpel dans les écrits de nos

auteurs, de les analyser froidement et librement, d'en montrer, sans crainte, les défauts à côté des beautés véritables.

Le temps est passé des panegyriques littéraires : ces ménagements, ces critiques à l'eau de rose qui avaient leur utilité, qui étaient même nécessaires il y a quelques années, quand les lettres canadiennes en étaient à leur début, seraient fatales aujourd'hui. Ils n'auraient pour effet que d'endormir nos hommes de lettres dans une fausse sécurité, de les faire reposer sur des lauriers éphémères trop facilement conquis ; tandis qu'une vigoureuse critique qui signalerait bravement leurs faiblesses aussi bien que leurs quali-

tés, stimulerait leur ardeur, épurerait leur goût, élargirait leurs idées, en éclairant le jugement des lecteurs.

Chacun déplore cette absence de critique; mais personne n'ose entreprendre cette tâche difficile et ingrate. Si quelqu'un hasarde un mot de réserve dans une page d'éloges, il redoute de scandaliser le public. Telle est l'habitude sur ce point, qu'il s'est formé, sans préméditation, parmi ceux qui s'occupent de lettres, une critique d'intimité qui réduit les choses à leurs justes proportions, qui apprécie les hommes et leurs œuvres à leur valeur réelle.

Pourquoi ne pas dire tout haut ce que chacun dit tout bas? N'est-il pas temps de séparer l'ivraie du

bo
cli

ce
gr.
Pa
ve.
vé
la l
fair
il a
dir
fra

dat
qu
pré
tiq
sar
fra

bon grain, de distinguer l'or du clinquant ?

Nous avons essayé dernièrement ce genre de critique dans la biographie d'un étranger, l'historien Parkman ; sous une forme bienveillante, elle contient de dures vérités. Mais nous devons dire, à la louange de l'écrivain, qu'il a parfaitement compris notre pensée : il a été le premier à nous applaudir, et à nous remercier de notre franchise.

La littérature américaine, qui date d'hier comme la nôtre, a acquis cette virilité qu'on lui connaît, précisément en donnant à la critique ses coudées franches, en laissant aux juges littéraires le même franc parler qu'ils ont en Europe.

Le temps est venu, croyons-nous, d'agir avec la même liberté, d'apprécier nos écrivains non pas à leur valeur relative, mais à leur valeur absolue ; non pas entourés de circonstances qui les étaient pour un temps, mais dans l'isolement de l'avenir, alors que leurs œuvres n'auront pour se soutenir que leurs propres forces.

Nous n'avons pas la prétention de pouvoir réussir dans cette tentative ardue et semée d'écueils ; mais nous aurons posé quelques jalons qui marqueront la direction à suivre. D'autres viendront après nous, qui déblayeront le terrain, et traceront, large et lumineuse, la route de la critique.

II

L'histoire littéraire du Canada est encore à faire; et l'on ne saurait trop souhaiter qu'elle s'écrive; car il y aurait de fort belles choses à dire sur ce sujet encore vierge. La littérature canadienne, qui a germé sur un sol neuf, s'est nourrie d'une sève nouvelle: elle possède sa vie propre, son caractère particulier, original.

Ce jeune sauvageon, greffé sur le vieil arbre de la littérature française, épanoui au grand soleil d'Amérique, étale déjà plus d'une fleur, plus d'un fruit que la France ne dédaignera pas de cueillir tôt ou tard.

Notre histoire littéraire se divise naturellement en deux parties distinctes : nos origines littéraires, et notre littérature proprement dite.

Il y aurait une étude, aussi curieuse qu'intéressante, à écrire sur nos monuments historiques. La culture intellectuelle des fondateurs de la colonie française a laissé dans l'esprit de nos ancêtres une empreinte qui ne s'est pas effacée, et qui peut être de nouveau mise en relief à l'aide de ce travail.

Au premier rang, figureraient les œuvres de Champlain, qui seraient étudiées au point de vue de l'art, sous l'aspect du style et de la langue, alors que celle-ci subissait sa transformation définitive. Ces œuvres importantes, pré-

sen
éba
leu
leu
ma
hon
per
sui
la
de
d'u
cor
Da
fer
Je
de
de
col
su
Ch
ma

divise
ies dis-
ires, et
t dite.

ssi cu-
ire sur
s. La
fonda-
a lais-
es une
ffacée,
a mise
il.

eraient
qui se-
e vue
yle et
elle-ci
défini-
s, pré-

sentées avec leurs descriptions ébauchées, avec leurs récits naïfs, leurs tournures pittoresques, avec leurs expressions gauloises ou romanes, montreraient ce grand homme, aussi remarquable par ses pensées que par ses actions. A la suite, apparaîtraient les lettres de la Mère de l'Incarnation, exquises de délicatesse et de sentiment, d'un spiritualisme si élevé, viriles comme son caractère et sa vie. Dans les *Relations des Jésuites*, on ferait observer les écrits du père Le-Jeune, qui renferment ce qu'il y a de plus digne de remarque, au point de vue des lettres, dans cette vaste collection, et qui dénotent un esprit supérieur et un talent d'écrivain. Chacun de ces sujets formerait la matière d'autant de chapitres qui

prêteraient à des aperçus nouveaux, à des rapprochements inattendus.

Les chants populaires et l'art épistolaire offriraient ensuite des sources aussi fécondes que faciles à exploiter, pour faire voir la marche des intelligences pendant cette période de notre histoire, durant laquelle l'action avait absorbé la pensée. On connaît déjà nos chansons, sur lesquelles des travaux importants ont été faits.

Il subsiste un bon nombre de mémoires et une foule de lettres inédites, où l'on trouve des indices d'esprits cultivées, d'éducation excellente, d'intelligences et de cœurs élevés.

Il serait même facile de réunir et de publier une collection de ces

RE.

ouveaux,
attendus.
et l'art
suite des
faciles à
a marche
cette pé-
urant la-
sorbé la
nos chan-
travaux

mbre de
e lettres
es indices
ation ex-
de cœurs

le réunir
on de ces

lettres, dont plusieurs serviraient de modèles de goût et de naturel. Quelques-unes, écrites par des femmes, sont de petits chefs-d'œuvre de saillies spirituelles, de grâce et de bon ton. L'esprit de la femme française s'y est conservé dans toute sa fraîcheur et sa vivacité.

On observe qu'à cette époque, l'influence des femmes canadiennes fut particulièrement sensible. Durant ces années d'agitation, les hommes n'avaient guère que le temps de tenir l'épée, de guerroyer contre l'Iroquois, ou l'Anglais : les femmes, plus isolées, souvent laissées seules au logis avec leurs enfants, prenaient parfois, mais rarement, la plume pour consigner,

dans des lettres, les nouvelles de la famille, quelques détails de vie intime, l'anecdote du jour, etc. Elles confiaient ces missives aux voyageurs qui allaient les porter à un père, à un mari, à une famille lointaine, aux soldats en garnison dans les forts de l'intérieur, ou qui faisaient partie de quelque expédition guerrière. Des fragments de ces correspondances ont été conservés, et dorment aujourd'hui parmi les papiers des anciennes familles. L'exploitation de cette mine inexplorée aurait de quoi tenter plus d'un chercheur de trésors, plus d'une plume vaillante

Enfin un coup-d'œil jeté sur le journalisme compléterait l'histoire de nos origines littéraires.

III

Le littérature canadienne est née avec la liberté. Toutes deux, filles du patriotisme et de la religion, ont eu le même berceau. On dirait que la littérature, à peine éclosée, s'est hâtée d'ouvrir ses ailes et d'essayer ses premiers accents pour chanter la délivrance de la patrie. Ses premières inspirations sont toutes vibrantes d'émotion et d'amour national. Ne serait-ce pas le contact de cette flamme sacrée qui a fait éclore les plus beaux talents que nous ayons eus ?

La première période de notre littérature, qui s'étend de 1840 jusque vers 1860, a eu la rare bonne

fortune de produire un penseur comme Etienne Parent, un historien comme Garneau, un poète comme Crémazie. Ces trois écrivains forment, avec l'abbé Ferland, Taché, Chauveau et Gérin-Lajoie, ce qu'on est convenu d'appeler notre premier groupe littéraire.

On n'aurait pas dû oublier d'y ajouter un autre nom, moins connu de la génération actuelle, mais non moins digne de l'être : nous voulons parler de l'abbé Holmes, prêtre du séminaire de Québec, mort en 1852. Américain de naissance, doué de talents supérieurs, d'une imagination incandescente, versé dans toutes les connaissances humaines, philosophe, écrivain, orateur, ce prêtre Yankee a apporté ici l'esprit

d'entreprise et de progrès qui caractérise sa race. Il a eu, par sa parole, par son activité et par ses écrits, une influence décisive sur les intelligences de son temps. Devançant de loin son époque, il a créé une révolution dans les esprits. Au séminaire de Québec, qui, de tout temps, a été le centre de l'intelligence en Canada, il a réfondu entièrement et transformé le système des études classiques. Il a infiltré un sang nouveau dans cette antique institution, et imprimé aux intelligences un ébranlement qui, de là, s'est communiqué aux autres parties du pays.

Orateur puissant, réunissant tous les dons de l'éloquence, doué d'une pensée élevée, d'une inspiration

toute de feu, d'une voix sympathique, d'une parole vive et colorée, d'un geste savamment étudié, ses discours rassemblaient autour de la chaire de Notre-Dame de Québec, l'élite de la société canadienne. Les conférences qu'il a prêchées en 1848-49, et que venait entendre la ville entière, sont restées dans les souvenirs comme un événement. Publiées en 1850, ces conférences méritent d'être connues davantage, quoiqu'elles ne soient plus que la parole morte de cette âme enflammée ; elles seront l'objet d'une étude spéciale.

L'abbé Holmes a été le génie inspirateur de la plupart des hommes qui appartiennent au groupe de 1850.

Enfin l'abbé Holmes a terminé

sympa-
colorée,
udié, ses
our de la
Québec,
adienne.
prêchées
entendre
dans les
nement.
férences
s davan-
ent plus
ette âme
t l'objet

le génie
art des
nent au

terminé

sa carrière par la plus belle œuvre de sa vie : c'est lui qui, par ses lettres éloquentes et persuasives écrites à ses collègues, du fond de sa cellule de l'Ancienne-Lorette où ses infirmités le tenaient renfermé, décida la fondation de l'Université Laval.

Par son influence et par ses écrits, l'abbé Holmes a donc droit de prendre place parmi la pléiade littéraire de 1850.

Dans cette série d'articles, nous nous proposons de détacher chacun des noms de ce groupe, et d'apprécier chaque auteur avec ses œuvres.¹

1. Nous espérons compléter, plus tard, cette étude par l'appréciation de quelques autres littérateurs de mérite, qui appartiennent à cette époque.

Qu'on ne s'attende pas d'y trouver de grands éloges : le répertoire de la louange est épuisé. La critique occupera la plus large part ; mais elle sera toujours impartiale : bienveillante sans flatterie, ferme sans passion, et sérieuse dans la mesure de nos forces.

Au reste, le lecteur sera toujours en demeure de juger par lui-même. Aucune opinion ne sera hasardée sans preuve ; l'éloge, comme la critique, seront appuyés de citation.

Si, malgré les obstacles qui nous rendent tout travail intellectuel singulièrement long et pénible, nous parvenons à mener à bonne fin cette entreprise, nous aurons lieu d'espérer avoir rempli une tâche sinon agréable pour nous, du moins consciencieuse et utile au public.

d'y trou-
répertoire

La cri-
arge part ;
npartiale :
ie, ferme
e dans la

a toujours
ui-même.
hasardée
me la cri-
citation.

s qui nous
tellectuel
pénible,
r à bonne
as aurons
mpli une
r nous, du
utile au

I

Le Répertoire National.—M. Chauveau.—Ses poésies—Charles Guérin—Genre de l'ouvrage—Style—Couleur locale—Ecrits divers—Conclusion.

Quel est donc ce poète italien qui, à l'aspect du printemps,—cette jeunesse de l'année—sentait renaître en lui-même, et chantait la jeunesse—ce printemps de la vie ?

Oh primavera ! gioventu dell'anno.

Oh gioventu ! primavera della vita.

Tout ce qui, dans la nature ou dans l'âme, respire printemps ou jeunesse, a le don d'émouvoir et de captiver.

C'est cette pensée qui me venait, ce matin, à l'esprit en ouvrant le premier recueil de notre littéra-

ture—le *Répertoire National*. Tout humble et imparfait que soit ce recueil, il s'en échappe une fraîcheur de jeunesse, une odeur de printemps, de fleurs à demi écloses—fleurs des champs, fleurs des bois, si vous le voulez,—pâles et parfois étiolées, mais dont la vue fait du bien à l'âme, parce qu'elle fait naître l'espérance. Ces fleurs hâtives annoncent la saison printanière, la prochaine floraison.

Les quatre volumes du *Répertoire National* contiennent peu de pages vraiment remarquables. "Les chefs-d'œuvre sont rares, dit son épigraphe, et les écrits sans défauts sont encore à naître." Cependant ce recueil aura toujours du prix aux yeux des lecteurs canadiens, parce qu'il renferme les

mal. Tout
ne soit ce
une frai-
odeur de
mi écloses
fleurs des
—pâles et
nt la vue
ce qu'elle
Des fleurs
son prin-
aison.

u *Réper-*
t peu de
arquables.
rares, dit
crits sans
tre." Ce-
toujours
teurs ca-
erme les

premiers essais de ceux qui ont été les créateurs de notre littérature. C'est la pensée flottante, vaguement ébauchée, d'un peuple qui se replie, pour la première fois, sur lui-même.

L'enfant qui, au sortir du berceau, balbutie quelques paroles, entre un sourire et une larme, a des grâces naïves qu'en vain on lui cherchera plus tard. Le peuple tout jeune qui parle, qui chante, qui pense dans le *Répertoire National*, ressemble à cet enfant qui se regarde, et s'écoute vivre. Les larmes du passé sont essuyées par les espérances de l'avenir ; et il prête l'oreille aux sons de sa voix qu'il entend revenir des échos voisins. Il y a, dans les paroles qui

tombent de ses lèvres, un ton d'inexpérience, une aimable gaucherie, dans ses expressions des naïvetés d'enthousiasme, dans son chant des éclats de voix qui font sourire, mais qui aussi font aimer.

On aime cette ardeur de patriotisme, cette fierté de sentiment, cette dignité nationale ; mais, au-dessus de tout cela, on aime et on admire cette foi chrétienne, cette moralité d'âmes vierges, sources de tout génie et de toute inspiration. Le *Répertoire National* est un choix de lectures sereines qui témoigne hautement des principes et de l'honneur de notre peuple.

Comme à l'origine de toutes les littératures, la poésie occupe une

ton d'in-
gauche-
des naïve-
son chant
sourire,
r.

de patrio-
entiment,
mais, au-
ime et on
ne, cette
sources
e inspira-
ional est
eines qui
les prin-
de notre

outes les
eupe une

large part dans ce recueil. L'homme admire et chante, avant de raisonner sa pensée.

II

Parmi les noms de poètes qui figurent dans le *Répertoire National*, se trouve le nom de M. Chauveau dont nous voulons aujourd'hui étudier le talent. C'est aussi par ses poésies que nous allons commencer l'analyse et la critique de ses écrits.

Naturellement, il ne faut pas être sévère pour ses premières pièces de vers : l'auteur s'ignorait encore lui-même. Mentionnons seulement *L'Insurrection*, les *Adieux à Sir*

John Colborne, et l'Union des Canadas, pour indiquer le commencement de cette dernière pièce, qui malheureusement a le tort de ne pas se soutenir. Elle débute par quelques vers remarquables :

C'est le jour des banquiers ! Demain sera notre
 Aujourd'hui l'*oppression*, demain la liberté ; [heure.
 Aujourd'hui l'on fustige un peuple entier qui pleure,
 Demain l'on voit debout tout un peuple ameuté ;
 Aujourd'hui le forfait, et demain la vengeance ;
 Aujourd'hui c'est de l'or, et demain c'est du fer ;
 Aujourd'hui le pouvoir, et demain l'impuissance ;
 Aujourd'hui c'est l'orgie, et demain c'est l'*enfer*.
 Demain n'est pas à vous, il est à Dieu qui veille,
 Et Dieu donne toujours son brillant lendemain
 Aux pauvres nations qu'on maltraitait la veille.

Quand il prend une cause etc.

La fin de la pièce manque d'inspiration. Elle est loin cependant d'arriver à des chûtes aussi profondes que les précédentes qui ne résistent pas à la critique.

ci
 De
 N'
 Lo
 On
 Qu
 En
 Ma
 Et
 Le
 De
 Qu
 Et,

 Vo
 N'

 Vo

 Ils
 Sar
 To
 En
 Ré

 Et
 En
 Ceu
 Pou

 Du
 Ou
 Du

des Cana-
commence-
pièce, qui
tort de ne
ébute par
bles :

sera notre
berté ; [heure.
tier qui pleure,
ple ameuté ;
vengeance ;
r'est du fer ;
impuissance ;
c'est l'enfer.
u qui veille,
lendemain
it la voile.

rique d'in-
ependant
aussi pro-
es qui ne
.

On y lit des vers tels que ceux-
ci :

De tes séides *fiers* la fureur désarm'e,
N'exalte-t-elle plus les crimes qu'ils ont faits ?
Loin de cela, bien loin ; ce que fut ta clémence,
On ne le sait que trop, et tes lâches amis,
Qui du sang des vaincus par toi furent nourris,
En te reconduisent bénissent ta démente.
Mais le peuple, vois-tu, ne s'émeut plus de rien,
Et tout ce qu'on lui fait, *que ce soit mal ou bien,*
Le laisse au même état, *le laisse* triste et sombre,
Des proconsuls *méchants*, il ne sait plus le nombre,
Qui passèrent sur lui comme un glaive acéré,
Et, stupides, l'ont tous froidement lacéré.

.....
Voilà comment, voilà, sans qu'un long cri de joie,
N'éclate dans les airs, etc.

.....
Voilà, Colborn, voilà, comment tu peux partir.

.....
Ils mirent au cachot sans forme de justice,
Sans rien vouloir entendre *et sans motif aucun,*
Tous ceux qui n'avaient pas le talent de leur plaisir !
En vain prétendras-tu qu'un effroi salataire
Résulte de ces faits et seul sauve l'état.

.....
Et s'il est des méchants, *s'il en est que l'on ose*
Envoyer devant Dieu chercher leurs châtements :
Ceux qui passent la vie à forger des tourments
Pour des hommes *par eux* contraints à la révolte ;

.....
Du bourreau qui criait : J'ai soif, donnez du sang
Ou de l'épouse en pleurs, qui pour sauver le père
Du fruit qu'elle portait dans son malheureux flanc,

Embrassait *tes genoux sur le point d'être mère* ;
 Qui des deux méritait un dédaigneux refus ?
 Pourtant, (et sans frémir, *on dit que tu le pus,*) etc.

Hâtons-nous d'arriver aux *Joies Naïves*, la plus jolie des sept ou huit pièces de vers, auxquelles M. Chauveau ait attaché son nom. Elle a été trop souvent citée, pour qu'il soit nécessaire de la reproduire.

Détachons-en seulement une des meilleures strophes :

Oh ! qu'on glisserait bien sur tous ces beaux nuages,
 Qui, l'hiver, sont si blancs ! Je les crois des rivages
 De neige épaisse et dure, et de brillants glaçons
 Que chez lui, dans le ciel, le bon Dieu nous fait
 Pour y laisser jouer les bons petits garçons. [*faire,*
 Tu dis que pour marcher le Seigneur nous éclaire,
 Et que nous irons là, si nous faisons le bien :
 Oh ! qu'on glissera bien !

A part quelques rimes insuffisantes, telles que celles-ci :

Où l'on n'avait jamais de bois pour se *chauffer*,
 Ni rien pour se couvrir, ni de pain pour *manger*.

d'être mère ;
aux refus ?
e tu le pus,) etc.

aux *Joies*
es sept ou
quelles M.
son nom.
cité, pour
la repro-

nt une des

beaux nuages,
rois des rivages
lants glaçons
Dieu nous fait
arçons. [*faire*,
ir nous éclaire,
s le bien :

es insuffi-
ci :

se chauffer,
our manger.

et quelques hémistiches faibles,
comme les suivantes :

.....
Que l'on croirait qu'un ange épand de la farine
Pour donner des gâteaux à nous petits enfants.
Et puis, maman, j'en fais des bonhommes tout
Et j'élève des forts etc. [blancs ;

il y a peu de fautes à relever dans
les *Joies Naïves*. C'est une fraîche
composition, qui exprime une pen-
sée enfantine, en vers simples et
naturels, avec des sentiments déli-
cats et touchants.

Dans la poésie de *Donnacona*, qui
fut publiée d'abord dans les *Soi-
rées Canadiennes*, M. Chauveau n'a
pas été heureux. La délicatesse
de la langue française ne se pli-
pas à certaines consonnances bar-
bares. Elle rejette des strophes
comme celles-ci :

Cependant il avait la menace à la bouche,
Ils se tournait fiévreux sur sa brûlante couche

Le roi Donnacona !

Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,
Voici, toute la nuit, les fatidiques choses,
Que le vieux roi parla :

.....
Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines
Que renfermait leurs sac !

Cudoagny se tait ; etc.

.....
Donnacona ramène au pays des ancêtres,
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragni.

.....
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savannes
Répète : Agohanna !

En résumé, nous croyons que
M. Chauveau n'a pas méconnu son
talent en se livrant de préférence
à la prose. Il aurait pu devenir,
avec le temps et l'étude, un ver-
sificateur ingénieux, très-habile
même ;

Mais son astre, en naissant, ne l'a pas fait poète.

Du moins, les quelques poésies

bouche,
ante couche

nt écloses,
oses,

.....
nédecines

.....
cêtres,
maîtres,

.....
is, les savannes

oyons que
connu son
préférence
t devenir,
le, un ver-
rès - habile

pas fait poète.
es poésies

qu'il a publiées, ne révèlent pas le génie inspirateur, le *mens divinius* d'Horace, ce souffle poétique qui enlève sur les cîmes, d'où jaillit la véritable poésie.

Toutefois les heures que M. Chauveau a consacrées aux muses, ont été loin de lui être inutiles; elles ont servi à donner de l'élévation à ses pensées, de l'élégance à son style, et à sa phrase la souplesse et le nombre qu'elle a acquis plus tard.

M. Chauveau n'avait pas trouvé cette forme définitive de sa pensée, lorsqu'il a composé *Charles Guérin*. Ce roman est l'œuvre de sa jeunesse, et son coup d'essai en prose. Il n'est donc pas étonnant d'y rencontrer les traces d'inexpé-

rience que nous avons relevées dans ses premiers vers.

Mais avant d'entrer dans l'analyse de ce livre, disons, tout d'abord, qu'il continue bien les traditions de notre littérature. Au point de vue de la morale et des principes, il est digne de figurer à côté du *Répertoire National*.

Le vent du doute, qui, dans ce siècle, s'élève de tous les points de l'horizon, et dessèche toute croyance en sa fleur, n'a point soufflé sur cette âme ; et l'on aime à voir que chaque conviction religieuse y est restée debout.

Puissent les écrivains de ce pays toujours garder intact cet héritage de nos ancêtres, et ne jamais tremper leur plume que dans les eaux vives de la vérité.

AIRE.

is relevées

ans l'ana-
ut d'abord,
aditions de
int de vue
rincipes, il
ôté du *Ré-*

ii, dans ce
s points de
oute croy-
int soufflé
ime à voir
religieuse

de ce pays
t héritage
nais trem-
s les eaux

CRITIQUE LITTÉRAIRE. 37

L'auteur de *Charles Guérin* a été heureux dans le choix de son sujet. Il a su reconnaître et adopter la manière qui lui convenait.

“Ceux, est-il dit dans la préface, qui chercheront dans Charles Guérin un drame terrible et pantelant,..... seront bien complètement déçus. C'est simplement l'histoire d'une famille canadienne contemporaine que l'auteur s'est efforcé d'écrire..... C'est à peine s'il y a une intrigue d'amour dans l'ouvrage : pour bien dire, le fonds du roman semblera, à bien des gens, un prétexte pour quelques peintures de mœurs.....”

Les scènes de vie paisible et douce, les études de mœurs, les tableaux de genre, étaient, en effet, plus conformes à la nature de son talent que les grands effets dramatique, les coups de théâtre, les déploiements énergiques. Si *Charles Guérin* avait été publié par l'auteur à l'époque de la maturité de son talent, il aurait pu devenir

une bonne peinture de la vie et du caractère de notre peuple.

Nous croyons rencontrer la pensée de l'auteur aussi bien que le sentiment public en disant que c'est une composition un peu hâtive. Il a manqué à l'auteur des études et des observations préalables.

Le lecteur va constater par lui-même les deux défauts saillants du roman de *Charles Guérin* : je veux dire les faiblesses de style et de couleur locale. Afin de laisser à l'ouvrage toute sa valeur et mieux faire ressortir les qualités à côté des défauts, nous choisirons pour terme de critique les deux chapitres du livre qui sont regardés à bon droit comme les mieux touchés : *Un coup de Nord-Est*, et

de la vie et
peuple.

trier la pen-
sée que le
disant que
un peu hâ-
l'auteur des
tions préa-

er par lui-
s saillants
Guérin : je
de style et
de laisser
valeur et
qualités à
choisirons
les deux
sont regar-
les mieux
l'ord-Est, et

La Mi-Carême. Le premier chapitre nous servira comme étude de style, le second comme étude de mœurs et de couleur locale.

La description du vent de nord-est, qui ouvre le troisième chapitre de *Charles Guérin*, est excellente de vérité, mais très-faible de style. On voit que, dès son enfance, l'auteur a été en rapports intimes avec notre vent du golfe, ce roi du Saint-Laurent ; mais en même temps on s'aperçoit qu'il n'est pas encore initié aux secrets du style. Dans cette description, il n'y a pas moins de dix phrases qui commencent par *ce* ou *cela* ; tandis que le même pronom reparait ailleurs en treize endroits différents. L'habitude d'écrire aurait fait disparaître fa-

cilement cette monotonie. Au reste, la page de *Charles Guérin* est sous les yeux du lecteur.

C'est pour le district de Québec un véritable fléau que le vent de nord-est. *C'est* lui qui pendant des semaines entières, promène d'un bout à l'autre du pays les brumes du golfe. *C'est* lui qui au milieu des journées les plus chaudes et les plus sèches de l'été, vous enveloppe d'un linceul humide et froid, et dépose dans chaque poitrine le germe des catarrhes et de la pulmonie. *C'est* lui qui interrompt par des pluies de neuf ou dix jours, tous les travaux de l'agriculture, toutes les promenades des touristes, toutes les jouissances de la vie champêtre. *C'est* lui qui, durant l'hiver, soulève ces formidables tempêtes de neige qui interrompent toutes les communications et bloquent chaque habitant dans sa demeure. *C'est* lui, enfin, qui chaque automne préside à ces fatales bourrasques, causes de tant de naufrages et de désolations, à ces ouragans répétés et prolongés qui à cette saison rendent si dangereuse la navigation du golfe et du fleuve Saint-Laurent.

Dès qu'il commence à souffler, tout ce qui, dans le paysage, était gai, brillant, animé, velouté, gazouillant, devient terne, froid, morne, silencieux, renfrogné. Un ennui, un malaise décourageant pénètre tout ce qui vous touche et vous environne. Bientôt des brumes légères, aux formes fantastiques, rasant en bondissant, la surface du fleuve. Ce n'est que l'avant garde de bataillons beaucoup

e. Au reste,
in est sous

e un véritable
t lui qui pen-
ne d'un bout à
. C'est lui qui
ides et les plus
un linceul hu-
que poitrine le
onie. C'est lui
if ou dix jours,
toutes les pro-
nissances de la
t l'hiver, sou-
ge qui inter-
s et bloquent
C'est lui, enfin,
fatales bour-
s et de désola-
olongs qui à
navigation du

it ce qui, dans
é, velouté, ga-
te, silencieux,
décourageant
ous environne.
ormes fantas-
ace du fleuve.
ons beaucoup

plus formidables, qui ne tardent pas à paraître. Alors vous chercheriez en vain un rayon du soleil, un petit coin de ce beau ciel bleu, si limpide, qui vous plaisait tant. Sur un fond de nuages d'un gris sale, passent rapides comme des flèches, ces mêmes brumes, qui se succèdent avec une émulation, une opiniâtreté désolante. On dirait tantôt la blanche fumée du canon, tantôt la fumée noire d'un bateau-à-vapeur. Tantôt elles dansent comme des fées capricieuses, aux vêtements d'écume, sur la crête des vagues, tantôt elles passent dans l'air d'un vol assuré, comme d'immenses oiseaux de proie. Quelquefois leur vitesse semblent se ralentir, elles paraissent moins nombreuses; déjà vous croyez entrevoir en quelques endroits une lumière vive, comme celle du soleil, vous apercevez même à la dérobée *quelque chose* de bleuâtre qui ressemble au firmament, vous vous dites que les brumes s'épuisent, que vous allez bientôt en voir la fin : vous vous trompez, elles passeront toujours. Le golfe en contient un inépuisable réservoir.

Une journée maussade, quelquefois deux, s'écoulent ainsi. Puis vient une pluie froide et fine, qui va toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'elle se transforme en véritable torrent, poussée *qu'elle* est par un vent impétueux. Tout le jour et toute a nuit, et souvent plusieurs jours et plusieurs nuits, ce n'est qu'un même orage, uniforme, continu, persévérant. Pendant tout ce temps la pluie tombe comme dans les plus grandes averses, la fureur du vent se maintient à l'égal des ouragans les plus terribles. Il semble que le désordre est devenu permanent, que le calme ne pourra jamais se rétablir. Cependant *cela* cesse; mais alors recommence l'ennuyeuse petite pluie froide, plus désagréable et plus malsaine que tout le reste.

Enfin, un bon jour, sur le soir, éclate une épouvantable tempête : ce n'est plus le vent de nord-est seul ; tous les enfants d'Ecole sont conviés à cette fête assourdissante. C'est ce que l'on nomme le coup du revers. Cela termine et complète la neuvième de mauvais temps.....

Inutile d'insister davantage sur le style : s'il n'est pas sans mérite, il n'est pas sans défaut.

Passons à l'appréciation de la couleur locale.

Le chapitre intitulé : *La Mi-Carême* commence par la conversation suivante entre un groupe d'habitants de la campagne.

— Ecoutez donc, vous autres, savez-vous que j'avons un grand personnage dans la paroisse ?

— Quoi, c'te p'tite jeunesse que Jacques Lebrun a amenée de la ville ?

— Justement, on dit qu'il va s'marier avec Marichette.

— Pas si bête, Lebrun ! d'aller comme ça chercher un mari à sa fille

— Qu'est-ce qui sait c'que c'est que c'te trouvaillie que son père a été faire en ville ?

— Après tout, c'est p't'êtr' ben rien d'bon.

— Queuqu' p'tit commichon !

te une épouvan-
vent de nord-est
it conviés à *cette*
e l'on nomme le
complète la neu-
.....

vantage sur
ans mérite,

tion de la

La Mi-Ca-
nversation
ype d'habi-

ez-vous que j'a-
paroisse ?
acques Lebrun

rier avec Mari-

omme ça cher-

.....
que c'te trou-
lle ?
n d'bon.

- Queuqu' sauteu d'escaliers !
- Queuqu' polisson !
- L'fils de queuqu' banquerouquier anglais !
- Queuqu' *restant* de la ville
- Queuqu' mauvais sujet dont les parents n'sa-
vent qu'en faire !
- Queuqu' rien qui vâille !
- J'allons voir ça tantôt.
- Vous les avez invités père Morelle, n'est-ce
pas ?
- C'est bien sûr. Faut-il pas avoir toute sorte
de monde pour s'amuser comme il faut ?
- C'est ça. S'ils pensent faire des gestes, par
exemple, je promets ben que j'leu-z-en f'ron ra-
battre un peu.
- Soyez tranquille vous aut', je les mettrai à
leur place.
- Et moé aussi !
- Epi moé itout !
- Epi moé d'même !".....

Le lecteur se demande si ce dia-
logue n'est pas une charge contre
le langage de nos habitants ?
Le peuple canadien a le droit
d'être fier de sa langue. Nulle part,
en France, elle n'est mieux parlée
par le peuple des campagnes. L'au-
teur de cette critique a eu l'occa-
sion d'en faire l'observation per-

sonnelle. Il a parcouru la France dans toutes les directions, du nord au midi, de l'est à l'ouest. Il a observé le paysan français; il a conversé avec lui, et il est revenu avec la conviction que, sous le rapport de la langue, le Canada peut soutenir avantageusement la comparaison avec les paysans des provinces où le français est parlé le plus correctement. Notre classe instruite est, à cet égard, inférieure à notre peuple.

Si M. Chauveau avait vécu sous le toit de l'habitant de nos campagnes, il n'aurait pas mis sur ses lèvres le dialogue qui vient d'être cité. Il aurait appris que sa conversation, loin d'être triviale, est habituellement digne, correcte, avec un arôme d'originalité qu'une

u la France
ns, du nord
est. Il a ob-
is; il a con-
est revenu
ie, sous le
le Canada
usement la
aysans des
is est parlé
otre classe
, inférieure

demie instruction fait trop souvent perdre.

Veut-on des modèles du genre ? qu'on lise les conversations du père Michel, dans les *Forestiers et Voyageurs* de M. Taché ; celle de José Dubé, dans les *Anciens Canadiens*. Le dialogue du père Romain Chouinard avec M. de Gaspé, dans les *Mémoires* de ce dernier, est un chef-d'œuvre de vérité.

t vécu sous
e nos cam-
mis sur ses
vient d'être
que sa con-
riviale, est
correcte,
lité qu'une

Le défaut qui vient d'être indiqué dans les dialogues que M. Chauveau prête à nos habitants se rencontre naturellement dans les scènes de mœurs de *Charles Guérin*. L'auteur a bien une connaissance générale des habitudes de la campagne ; mais cette connaissance manque de précision. On s'aper-

çoit qu'il l'a acquise par oui-dire, et non pas *de visu*. Il n'a pas habituellement, comme M. de Gaspé, comme M. Taché, serré la main calleuse du peuple, partagé son modeste repas, causé avec lui. Il n'entend pas résonner à son oreille l'expression populaire. En un mot, il n'a pas vécu avec notre peuple.

Pour suppléer à cette lacune, il lui a fallu inventer : il a chargé ses couleurs ; mais il n'a pas toujours touché juste. Citons, comme preuve, un dernier passage du chapitre de *La Mi-Carême* :

“ Les deux salles, celle où se donnait le repas, et celle où se faisait la *tire*, prirent bientôt l'aspect le plus gai et le plus animé. Dans l'une, *c'était* le choc joyeux des verres et des assiettes, les bons mots, les saillies heureuses, les bonnes vieilles histoires et les bonnes vieilles chansons du bon vieux temps. Dans l'autre, *c'était* les éclats de rire des

oui-dire,
 a pas ha-
 e Gaspé,
 la main
 tagé son
 avec lui.
 er à son
 dire. En
 rec notre

lacune,
 a chargé
 pas tou-
 s, comme
 sage du
 e :

ait le repas,
 entôt l'aspect
 ne, c'était le
 ttes, les bons
 vieilles his-
 lu bon vieux
 s de rire des

jeunes garçons et des jeunes filles qui, tout barbouillés de melasse, se poursuivaient et s'agaçaient avec les longues *filasses de tire*, semblables à des échevaux de fils d'or et d'argent. On se poussait, on se pinçait, on se jetait de la neige, qu'on allait chercher dehors, on se faisait des *niches* de toute espèce, on se donnait des chiquenaudes et des coups à rompre bras et jambes ; et plus on s'aimait, plus on se maltraitait ; car c'est ainsi que l'on comprend l'amour dans nos campagnes."

La lecture de pareilles scènes ne donnerait pas, croyons-nous, une idée flatteuse des habitudes de nos Canadiens. Ils ont cependant raison d'être fiers de leurs mœurs, autant que de leur langue.

L'urbanité, la politesse de leurs manières sont devenues proverbiales : et leur morale ne serait pas aussi pure, si la réserve et la modestie chrétienne ne régnaient pas dans leurs réunions.

De toutes ces critiques, faut-il conclure que le roman de *Charles*

Guérin soit sans mérite littéraire ? Nous ne le pensons pas. Il contient un bon nombre de jolies pages que deux au trois retouches rendraient irréprochables.

En résumé, si l'on nous demandait notre jugement définitif sur *Charles Guérin*, nous dirions que c'est une ébauche, une étude inachevée de mœurs canadiennes.

III

Il nous reste à examiner maintenant cette variété d'articles que M. Chauveau a semés le long de sa carrière publique. Désormais sa manière est trouvée : le style a la forme et l'expression qu'il gardera. Il est pur, facile, élégant

littéraire ?

Il con-
le jolies
etouches

deman-
nitif sur
ions que
tude in-
ennes.

sans recherche, ample sans em-
phase. Il se prête toujours avec
souplesse à cette multitude de
sujets divers qui viennent se placer
sous la plume du journaliste. La
fibre nationale a toujours été sen-
sible chez l'auteur ; elle s'émeut
facilement, et lui a souvent ins-
piré des pages éloquentes qui se-
ront ses titres en littérature.

Parmi les plus remarquables, on
peut citer l'éloge funèbre de M.
Garneau, dont la péroraison est
touchante.

“ Le nom de François-Xavier Garneau est cé-
lèbre partout où le Canada lui-même est connu :
il est inséparable de la renommée de notre pays :
il eût donc été bien pénible que celui qui a élevé à
notre patrie le plus beau des monuments, n'eût
pas lui-même une pierre tumulaire sur le sol dont,
poète, il avait chanté les beautés, historien, célé-
bré les héros.

“ Poète, voyageur, historien, François-Xavier
Garneau a été, en même temps, un homme d'ini-

mainte-
les que
long de
sormais
e style a
u'il gar-
élégant

tiative, de courage, d'héroïque persévérance, d'indomptable volonté, de désintéressement et de sacrifice. Une idée fixe, ou mieux que cela, une grande mission à remplir s'était emparée de tout son être ; il lui a tout donné : cœur, intelligence, repos, fortune, santé ; sa grande tâche, son œuvre, un monument national à élever, à compléter, à retoucher, à embellir une fois qu'il fut terminé ; voilà à ses yeux toute sa vie.....

“ Ici vos restes mortels reposeront sous cette pierre tumulaire, sur ce champ de bataille que vous avez célébré, non loin de cet autre monument que vous avez eu la joie de voir élever à nos héros, au milieu de cette grande nature que vous avez si bien appréciée. Ces grands pins qui vous entourent conserveront en votre honneur leur sombre verdure, et les oiseaux d'hiver, sujet d'une de vos poésies, viendront y gazouiller sur votre tombe. Ces lumières errantes de notre ciel boréal, que vous avez aussi chantées, se réuniront au-dessus de vous en couronnes aux milles couleurs. Les restes des héros qui vous entourent, tressailleront peut-être auprès des vôtres, les derniers indigènes dont vous avez produit la plainte erreront autour de cette enceinte ; vous entendrez peut-être ces bruits étranges, et vous direz encore comme en vos vers harmonieux :

Perfide illusion, au pied de la colline,
C'est l'acier du faucheur !

“ Cette foule religieusement émue va s'écouler ; le silence va se faire en ces lieux ; la nuit va descendre ; mais à votre égard le silence et la nuit ne se feront jamais dans nos âmes !

“ Adieu, encore une fois, adieu ! ”

M. Chauveau a rédigé le journal de l'Instruction Publique depuis sa fondation jusqu'en 1867. Ses revues mensuelles forment un bon résumé de l'histoire de ces onze années. Elles sont écrites avec le calme et la sobriété de l'écrivain parvenu aux limites de son talent.

L'œil attentif de la critique n'y découvre qu'une préoccupation parfois exagérée des transitions pour lier ensemble des événements et des choses qui ne se tiennent pas. Cet art ingénieux, poussé trop loin, dégénère en mignardise, et fait perdre à la pensée une partie de sa vigueur et de sa concision.

Enfin, pour conclure cette cri-

E.

France, d'in-
 et de sacri-
 une grande
 out son être ;
 , repos, for-
 vre, un mo-
 à retoucher,
 ; voir à ses

 t sous cette
 bataille que
 e monument
 à nos héros,
 vous avez si
 us entourent
 sombre ver-
 une de vos
 votre tombe.
 boréal, que
 nt au-dessus
 uleurs. Les
 tressailleront
 rs indigènes
 eront autour
 eut-être ces
 omme en vos

olline,
 r !

va s'écouler ;
 nuit va des-
 et la nuit ne

tique que nous avons faite aussi franche que bienveillante, ayant en vue, avant tout, l'utilité, nous dirons à M. Chauveau qu'il se doit à lui-même et à la littérature de réunir en volumes un choix des pages qu'il a semées un peu partout depuis vingt ans. Elles sont la meilleure part et l'âme de sa carrière publique ; elles résument la pensée de sa vie. Mais, dispersées dans les journaux et dans les revues périodiques, elles ne sont pas d'un accès facile, et courent risque de se perdre.

Écrites, d'ailleurs, au lendemain des événements, elles ont besoin d'être retouchées à loisir, pour en retrancher ce qui n'a plus d'actualité, modifier ce qui manque d'à

propos ; en un mot, pour recevoir leur forme définitive.

Que M. Chauveau imite, sur notre petite échelle, les modèles européens, les hommes politiques qui ont été, en même temps, des hommes de pensées, comme M. Guizot, en France, comme M. Disraeli, en Angleterre. Ces hommes éminents ont compris que l'histoire de leur action sur la société, écrite par eux-mêmes, était le monument le plus durable de leur vie.

On sait quel oubli profond succède à la plupart de ces réputations politiques qui font tant de bruit lors de leur passage. Celles qui n'ont d'autre appui que les passions du moment, disparaissent

E.
 e aussi
 , ayant
 é, nous
 se doit
 ure de
 oix des
 eu par-
 les sont
 , de sa
 sument
 disper-
 lans les
 ne sont
 rent ris-

demain
 besoin
 pour en
 d'actua-
 que d'à

avec elles. Le matin, elles surgissent du flot populaire, et, le soir, elles sont englouties sans retour. Ces hommes qui, la veille, conduisaient le char de l'état, qui se faisaient suivre par un peuple de courtisans avides de faveurs, qui, sur leur passage, écrasaient tout de leur insolente nullité, sont perdus dans la foule, le lendemain de leur chute; et l'histoire ne mentionne pas même leurs noms.

Quel nombre on en peut compter dans notre pays, seulement depuis un quart de siècle! Pendant qu'ils passaient fiers et triomphants sur la voie publique, comme ils toisaient de haut cet homme modeste et pauvre qui cheminait dans la foule, le front penché, l'œil pensif. Et si, par hasard, le nom de

elles sur-
 st, le soir,
 s retour.
 , condui-
 ai se fai-
 euple de
 ours, qui,
 ent tout
 sont per-
 emain de
 ne men-
 ms.
 compter
 nt depuis
 ant qu'ils
 ants sur
 e ils toi-
 modeste
 dans la
 œil pen-
 nom de

cet homme montait jusqu'à leurs oreilles, ils haussaient les épaules de pitié, et laissaient tomber, avec dédain, de leurs lèvres, les épithètes de rêveur, de songe-creux, de poète inutile. Et pourtant cet homme qui ne se penchait pas pour ramasser leurs faveurs, allait assister à leurs funérailles : cet homme c'était leur juge, c'était leur maître ; car il s'appelaient : l'historien ; il avait nom, si vous le voulez : Garneau. Comme ce nom en a déjà enseveli de ces réputations retentissantes ! comme il en ensevelira encore de ces renommées d'un jour ! Ah ! c'est qu'une page de son histoire est plus utile à la patrie que toutes les stériles agitations de ces meneurs publics.

M. Chauveau a bien eu raison de s'écrier dans l'éloge funèbre de M. Garneau :

“ Nous pleurons la mort des grands hommes, mais pour eux plus que pour les autres, n'est-il pas bon que.....cette pauvre vie finisse un jour ? Car ce jour-là commence la grande réparation !

“ Leur gloire s'élève et va toujours grandissant comme ces merveilleux édifices que le voyageur voit s'élever et grandir au-dessus des villes en les quittant et en perdant de vue tout ce qui les entoure.

“ Les générations nouvelles apprennent leurs noms, et les redisent avec amour, et de tout le fracas, de toutes les ambitions, et les prétentions, et les intrigues d'une société, tout ce qui reste, ce sont quelques modestes et sereines réputations aussi dédaignées pendant la vie que belles après la mort ! ”

Que M. Chauveau se souvienne de ces paroles. Qu'il n'oublie pas que la part la plus précieuse de sa vie, est sa pensée, et que, pour compléter le bien qu'il a voulu faire, il doit la léguer à l'avenir.

E.

u raison
tèbre de

ls hommes,
res, n'est-il
se un jour ?
paration !
grandissant
le voyageur
villes en les
e qui les en-

onnent leurs
t de tout le
prétentions,
qui reste, ce
réputations
belles après

ouviennne
able pas
use de sa
ue, pour
a voulu
avenir.

